

A LA RENCONTRE DE CATHERINE LOVEY

Catherine Lovey est née en 1967 au sein d'une famille de paysans de montagne. Elle entreprend des études en relations internationales, qu'elle complète par un diplôme en criminologie.

Elle travaille en tant que journaliste de presse écrite, spécialisée sur les questions économiques et financières.

Elle est l'auteure de chroniques, d'un blog et de cinq romans, *L'Homme interdit* (2005), *Cinq vivants pour un seul mort* (2008), *Un roman russe et drôle* (2010), *Monsieur et Madame Rivaz* (2016), *Histoire de l'homme qui ne voulait pas mourir* (2024).

Histoire de l'homme qui ne voulait pas mourir, 2024

Il était une fois... Sandor, un exilé hongrois, homme d'affaire assez singulier, discret et qui tombe gravement malade.

« *Il était un genre de papier-calque qui prenait la couleur de la scène en train de se dérouler et en laissait aussi transparaître la texture. Il semblait s'arranger de n'importe quelle couleur et de n'importe quelle texture, sans porter de jugement. Cette abstention continue de sa personnalité propre n'avait pas l'air de lui nuire, encore moins de le frustrer. Le pire étant que, de mon côté, je m'accordais de ce trait avec une facilité, presque une fascination, inversement proportionnelle à la répulsion que ce genre d'attitude provoque d'habitude chez moi.* »

Il était une fois... sa voisine de palier qui, peu à peu se rapproche de lui et observe avec beaucoup de pudeur le refus de cet homme de baisser les bras sous le coup de la maladie et de jeter l'éponge face à la mort.

Leurs échanges sont cordiaux, presque insignifiants. Et puis un jour, la narratrice constate un changement dans l'apparence de son voisin et découvre qu'il est atteint d'une maladie incurable.

« *La tenue générale de ce corps avait changé. Je n'aurais su localiser ces changements puisque tout paraissait identique, la stature, l'envergure, l'élégance. Je percevais cependant que son corps était attaqué, que l'attaque était massive et qu'à l'intérieur, des structures avaient commencé à ployer. Je me souviens de ma forte émotion. Sous le coup de cette émotion, j'avais fini par dire que c'était une très mauvaise nouvelle. Mon voisin avait rétorqué qu'il n'y avait rien de plus ordinaire que des effets secondaires pénibles. Il avait affirmé qu'avec un peu d'endurance, il serait bientôt hors de cette passe désagréable. J'avais alors répété que c'était une très mauvaise nouvelle, et je me l'étais aussitôt reproché.* »

Une relation difficile à définir va dès lors se nouer entre les deux.

« *Sandor me parla davantage de sa situation de fils unique entre deux parents dont il ne pouvait pas dire qu'ils ne s'entendaient pas, mais dont il pouvait affirmer qu'ils n'avaient aucun intérêt en commun, et certainement pas d'affection fondamentale l'un envers l'autre. Il en résulta pour l'enfant une sensation profonde d'incertitude... Il était l'enfant d'un père et d'une mère absolument fiers d'avoir un fils, tandis qu'à chaque fois que celui-ci s'était trouvé sur leur trajectoire, dans l'appartement, à table, en train de jouer, de casser quelque chose, de poser une question, ils semblaient aussi bien l'un que l'autre s'être demandé d'où cet individu sortait,*

et au nom de quoi il les dérangeait. Cette sensation tout à fait extraordinaire d'avoir le droit d'exister et de ne pas l'avoir ne l'avait pas quitté, même en grandissant.

Sandor me confia que son attachement, qu'il qualifia devant moi d'absolu, à sa tante Olga, la plus jeune sœur de sa mère, venait de là. Depuis tout petit, il avait senti qu'il y avait une place pour lui dans les bras de sa tante, plus précisément dans sa vie, une place qu'il n'avait pas dû conquérir. Plus tard à l'adolescence, quand il eut compris, sur la base de quelques mots prononcés par sa mère, que sa tante avait voulu avoir ses propres enfants mais que ceux-ci n'étaient pas arrivés à sa naissance ou étaient morts très vite, il y eut une période où il se persuada qu'Olga ne l'aimait pas pour ce qu'il était, plutôt comme une compensation. Il refusa de la voir durant plusieurs mois. Elle ne comprit rien, souffrit beaucoup, n'osa pas s'interposer.

Puis un jour survint où, débordant de fierté parce qu'il était parvenu, seul de son école, à résoudre une équation de mathématiques et à gagner un concours, il s'était précipité chez sa tante sans réfléchir. Elle était l'unique personne avec laquelle il pouvait partager une telle joie et dont il savait, ce qui était plus important encore, qu'il recevrait en retour une admiration aussi éperdue que l'amour qu'elle lui portait. Jamais il ne discuta avec elle de l'épisode de la coupure. »

Sandor s'ingénie à déjouer les stigmates du mal, il prétend que ce n'est là qu'une parenthèse dont il se remettra très vite, après les traitements.

Et pourtant... « *Mon téléphone avait vibré dans la poche. La voix de Gloria m'avait annoncé que notre ami s'en était allé...*

Je dis encore à Gloria que là où je me trouvais, tout était paisible. Véritablement paisible. Et beau. Gloria voulut savoir où était cet endroit. Je le lui décrivis. Elle fut étonnée d'apprendre que ce bois se situait tout près de l'appartement où Sandor avait habité... Alors Gloria m'annonça qu'elle allait me rejoindre sans tarder. Elle sembla réfléchir. Elle me dit qu'elle allait venir avec un thermos de thé, que ce serait mieux, et qu'elle prendrait aussi des biscuits de Noël. »

Monsieur et Madame Rivaz, 2016

La narratrice a été engagée comme guide de voyage dans une croisière de luxe en remplacement de son amie Laeticia, souffrante. Elle collabore donc et partage une aventure avec Alexis Berg. Surtout, elle se lie d'amitié avec Hermine et Juste Rivaz, le couple âgé qui a refusé de faire la croisière que leur fils leur avait offerte. Soucieuse qu'ils soient remboursés alors que la compagnie refuse de le faire, elle s'implique et va à leur rencontre. Monsieur et Madame Rivaz, couple tranquille, et issu de la montagne, ont une vie simple, faite de petits plaisirs : jardinage, cuisine, promenades.

« *Juste et Hermine m'attendaient devant leur porte, côté à côté. Ils ne se tenaient pas par le bras, mais on aurait dit qu'ils se soutenaient quand même, d'une autre façon. A l'intérieur, la table était déjà dressée, une cafetière trônant au milieu. Il y a toujours du café dans cette maison, à toute heure du jour et de la nuit, avait prévenu Hermine Rivaz, comme si elle évoquait une sorte de fatalité. »*

Rencontre déterminante puisqu'elle va permettre à la narratrice de confronter le monde trépidant, plein d'injonctions, de routines, de contraintes imprévues, de bureaucratie, dans lequel elle vit avec celui des Rivaz plus calme et plus vrai.

« *J'avouai alors qu'il m'arrivait souvent d'observer les gens dans la rue, tous si pressés d'aller d'un côté ou de l'autre, pressés d'arriver à leur rendez-vous, d'arriver à demain et à tout ce qui*

viendra après, et que je ne pouvais pas m'empêcher de les imaginer exactement dans la même situation, par exemple sur ce passage à piétons, mais dans vingt ou trente ans. »

« Lorsque nous fûmes bien installés au chaud dans la cuisine, les parts de tarte brillante réparties dans nos assiettes, la crème fouettée nappée là-dessus, la tisane de mélisse maison infusée dans la théière, Juste et Hermine Rivaz voulurent savoir comment j'allais, et aussi comment allait ce garçon accidenté dont je leur avais parlé quelque temps déjà. Je répondis en toute franchise que rien ne me semblait plus difficile que de donner suite à leur aimable question.

Sait-on vraiment comment on va ? Et si oui, la description que nous fournissons s'applique-t-elle à notre état durant la minute qui vient de s'écouler, ou l'heure, ou la semaine, sachant que tout de suite après que nous ayons répondu, nous pouvons parfaitement être pris d'une affreuse quinte de toux ou d'une rage de dent. »

Un roman russe et drôle, 2010

L'ouvrage se déroule dans trois lieux géographiques, la Suisse, où habite Valentine, la Russie où elle décide de se rendre pour mettre ses pas dans ceux de Michaïl Khodorkovski, et une colonie pénitentiaire en Sibérie où il est incarcéré.

Valentine est fascinée par l'homme d'affaire moscovite, condamné pour « vol par escroquerie à grande échelle » et jeté par Poutine, en 2024, dans une prison de Sibérie.

« Il rit quand je lui parle de Mikhaïl Khodorkovski. Il s'émerveille devant ma naïveté. J'incarnais à moi tout seule une naïveté parfaitement tragique. Il me l'a dit en mai dernier, quand nous nous promenions sous les cyprès. A ses yeux, Khodorkovski est un oligarque comme les autres, un pourri de son espèce. Dans mon regard à moi, le destin de cet homme-là constitue un signe. Un signe qui ne trompe pas.

- *Je te dis que c'est un signe. Peux-tu m'expliquer ce que fiche un homme comme lui, multimilliardaire, roi du pétrole, dans un bagne russe, alors qu'il aurait pu fuir en avion privé, ou se compromettre face au pouvoir, comme tous ceux qui se sont jetés à terre pour continuer à faire des affaires ? Lui, il n'a pas fui, il a pris des risques. Il s'est laissé arrêter, juger, condamner, tout en sachant parfaitement ce qui l'attendait, à qui il avait à faire. Et maintenant, il purge sa peine, exilé en Sibérie. Dans le régime commun. »*

Elle quitte donc son pays, s'enfonce dans la Russie, pour mieux connaître les conditions de détention de l'oligarque.

« La vie en Sibérie m'intéresse au plus haut point, je l'avoue tout de go, la mentalité sibérienne, les voies de communication, le gel, le dégel, la moyenne des températures, l'extraction des minerais, l'exploitation des forêts. Une série de questions continue à s'échapper en geyser de ma bouche, bauxite, uranium, or, cobalt, cuivre, et puis les flux financiers me passionnent, money, diengui, glissé-je à Aliona, me rapprochant encore d'elle. C'est vraiment à se demander où file l'argent du pétrole et du gaz dans ce pays, hein ?

Je tiens ma victime à portée de main et celle-ci me regarde, proprement sidérée. Commence-t-elle déjà à concevoir des doutes sur ma santé mentale ? Si seulement Jean consentait à parler un peu d'art. Heureusement, Aliona est une hôtesse d'accueil rôdée, diplômée par surcroît, et moi peut-être une acheteuse compulsive de productions artistiques. Alors oui, la vie en Sibérie est dure. On y crève de chaud en été et de froid en hiver. Aliona me l'explique en y mettant un ton tel que je commence à suer et à claquer des dents en même temps. Mais

les gens sont très gentils, en tout cas ceux qui ne boivent pas, m'assure-t-elle. Oui, oui, il y a du pétrole et du gaz. »

Valentine enquête. « ... j'ai beaucoup écrit ces derniers jours, des phrases qui vont un peu partout, je ne sais trop où. Il faudra que je trouve un autre moyen d'entrer dans le vif du sujet. Ce qui m'intéresse, c'est l'arrivée de Khodorkovski dans le camp, juste cela, le long voyage à travers la Sibérie, et puis la porte de la prison qui s'ouvre. La collision des temps dans cette seule image. L'histoire ancienne qui se jette sur celle d'aujourd'hui, toujours la même histoire, au bout du compte, comme si le temps tournait en rond. Crois-tu que le temps soit bêtement circulaire, Jean ? Je suis obsédée par cette question. Quant au reste, tout le reste, j'estime que seuls ceux qui ont été conduits jusqu'ici, et enfermés, peuvent le raconter. »

Puis elle disparaît : « Mon amie Valentine est partie pour la Sibérie le 8 juillet dernier. Je vous ai indiqué les motifs particuliers de son voyage, et mes nombreuses réserves. Jusqu'au 20 novembre, nous avons pu échanger des nouvelles régulières, par un moyen ou un autre. Et soudainement, plus rien. Nous sommes déjà le 2 février d'une année nouvelle. Le ciel est bas sur Saint-Pétersbourg. »

Cinq vivants pour un seul mort, 2008

Markus Festinovitch, un riche promoteur et ami intime du narrateur, Jean, se jette par une fenêtre dans un appartement qu'il visitait avec Gabriella, pour une location. Lorsque Jean apprend la nouvelle du suicide de Markus, il est plongé dans un état de stupeur.

« Depuis la mort de Markus, je marche. J'ai trouvé ce moyen, des marches longues, interminables, pour obliger ma respiration à fonctionner en dehors de ma tête. Ce qui m'est arrivé quand j'ai appris la mort de Markus et quand j'ai appris comment il était mort, je peux le décrire physiquement. Une masse est arrivée dans ma cage thoracique avec une force impressionnante, une masse qui est exactement comme celles qu'utilisent les maçons quand ils abattent des murs. Elle a fondu sur moi avec tout son poids et tout son fer, elle m'a écrasé contre le sol, puis elle a creusé son trou en écartant mes côtes, quitte à les briser, et elle a fait sa place, une place digne de sa surface, à l'intérieur de moi. »

Au lieu de faire son deuil, Jean enquête pour comprendre. Il découvre que Markus utilisait le nom de Markus Peterssen-Mink. Plus surprenant encore, il avait un frère, que personne ne connaissait.

Alors que tout le monde retourne à ses affaires sitôt l'enterrement terminé, Jean va partir en Finlande sur les traces de son ami décédé, à la recherche du frère de Markus.

Cependant, ce voyage ne lui donne pas toutes les réponses mais en esquisse quelques-unes.

« Le plus simple serait que je commence par le commencement. Je pourrais te dire que je ne vais pas rentrer, en tout cas pas dans l'immédiat. Je ne peux pas m'en aller d'ici. Je veille sur une petite fille, non, tu ne la connais pas, elle s'appelle Eleonor, elle aura bientôt dix ans, ou peut-être neuf, je ne sais plus, à cet âge, tu sais comment ça va, on confond vite, comment ça tu ne sais pas ? Elle est hospitalisée depuis six jours, pour un certain temps encore, les médecins n'ont pas voulu être plus précis, ils ont invoqué divers facteurs liés à la nature des blessures et au développement du squelette humain à cet âge. Bien entendu, je ne suis pour rien dans ce qui est arrivé. C'est ce que je pourrais t'écrire. Mais détrompe-toi. Certes, je ne suis pas responsable de l'accident. Tout le monde le dit. Le père de l'enfant le dit aussi.

Eleonor est allée si souvent seule à la piscine qu'aux yeux de Peter, le fait que je l'accompagnais cet après-midi ne compte pas. Peter prétend que cela ne fait aucune différence, que la petite aurait pu glisser n'importe quand autour du bassin, que je sois ou non assis sur un transat, à quelques mètres d'elle. Pourtant j'y étais, sur le transat. J'ai vu l'enfant courir, perdre l'équilibre, son corps se désarticuler sous mes yeux, et sa nuque heurter la barre métallique à laquelle on s'accroche d'ordinaire pour entrer dans l'eau. J'ai assisté, proche et éloigné, à cet enchaînement atroce. L'enfant savait qu'elle ne devait pas courir sur le revêtement mouillé. En une semaine à peine, j'avais eu l'occasion de le lui répéter mille fois, mais elle a couru quand même, c'est ce que font tous les enfants de neuf ou dix ans - comment ça, pas tous ? - une sorte de réflexe inévitable, comme ouvrir la bouche pour respirer. J'ai hurlé à l'intérieur de moi, j'ai cru qu'elle était morte, j'étais au bord du vide, paralysé. »

« J'ai fait la connaissance, dans cette ville du Nord mangée par l'obscurité, d'une enfant qui parle le français, continue à l'apprendre et le maîtrise déjà bien. J'ai compris que cette langue était liée à la mère d'Eleonor, une femme qui est morte il y a quelques années. La petite a parlé d'une grave maladie. Son père, Peter, ne m'a rien dit à ce sujet. Peter ne parle pas le français. J'ai utilisé l'allemand avec lui, mais il m'a fait comprendre qu'il n'aimait pas cette langue. Pourtant, je le soupçonne de la connaître assez bien, compte tenu des mots précis qu'il a utilisés pour me dire sa méfiance. »

« J'en viens à me demander si ce pays ne déteint pas sur moi, si je ne suis pas en voie de finlandisation, acculé, retranché au fond des bois, éloigné de ce qui faisait ma vie, comme si une ère entière de glaciation m'en séparait désormais. »

L'homme interdit, 2005

Alors qu'il est sur le point de quitter son hôtel londonien pour signer un important contrat d'affaires, qu'il prépare depuis trois ans, un homme reçoit un coup de fil alarmant : sa femme a disparu, la police le recherche et l'inspecteur de la police judiciaire lui intime l'ordre de revenir immédiatement sur le continent.

Il apprend également que ses enfants ont été confiés à une voisine de quartier inconnue de lui.

Son patron le renvoie et il doit donc troquer sa brillante carrière dans les affaires contre un rôle de papa au foyer.

Dès lors, chaque matin, à 9h45, un homme s'assied dans le cabinet de son psychanalyste. Devant cet interlocuteur muet, il tente de renouer les fils d'une vie qui s'effiloche depuis que la police lui a annoncé la disparition de sa femme.

« Comment pourriez-vous percevoir ce que moi j'ai ressenti, ce matin-là du 13 août, ce sentiment du ciel qui vous tombe sur la tête, alors que, pour un homme comme vous, le contrat Black Current ne veut rien dire et que ce prénom et ce nom, Markus Himberthold, sont dénués de sens ? Moi je sais, docteur. Je suis seul à savoir. A mesurer. A pouvoir mesurer l'ensemble des éléments qui me faisaient face, ce matin-là du mois d'août. Le contrat anglais, ma vie, une grande partie de ma vie, de mon énergie, enfin formalisé sur le plan international. Quant au sombre individu dont je viens d'articuler le nom, il m'accompagnait à Londres ce jour-là. C'est ce nom qui risquait, compte tenu des circonstances, de figurer au bas de mon contrat, en lieu et place du mien. Un type dont je peux dire, sans chercher mes mots, qu'il a tout ce que je n'ai pas et qu'il n'a rien de tout ce que j'ai. »

« Pourtant, docteur, je suis l'homme que j'étais. Il n'y a pas de doute là-dessus. J'ai simplement pris un coup sur la tête. Le fait que je ne parvienne pas à envisager l'avenir autrement que comme le passé relève, je le pense, d'une attitude totalement sincère. Je ressens cette certitude que les choses vont redevenir normales, que tout va rentrer dans l'ordre, à commencer par Rachele. Aucun autre scénario ne me paraît crédible. Dans le même temps, je me demande si je ne fais pas fausse route. A force de ne pas parvenir à imaginer un futur différent du passé, il me semble que rien n'avance, ni autour de moi, ni en moi.

Quand je pense que cela fait déjà six mois que j'ai été précipité dans le vide, je ne parviens pas à le concevoir. Qu'ai-je fait durant tout ce temps ? Durant le temps où, d'habitude, je fais breveter des projets, je voyage à l'étranger, je gonfle notre chiffre d'affaires. Je perds pied devant ce rien, ce rien absolu qui a pourtant constitué mes six derniers mois. Vous rendez-vous compte, docteur, cent quatre-vingts jours ? J'éprouve parfois le sentiment d'être resté coincé dans un cauchemar. J'imagine que tout le monde autour de moi me fait signe, sans que je ne parvienne, pour autant, à sortir de cette bulle. »

Au fil des mois, son univers se fissure et le doute s'infiltre dans les failles.

« Je suis donc venu vers vous ce matin, docteur, en dépit de ma fatigue intense, dans le seul but de vous voir mettre un mot sur ce qui m'arrive, de vous entendre me dire que je suis en train de mourir lentement, que je vais mourir, juste mourir, que je ne dois rien tenter pour l'éviter, que je ne peux rien tenter et qu'en conséquence, je peux me laisser aller sans arrière-pensée, sans chercher au tréfonds de moi-même l'énergie pour me secouer. »

CAFE LITTERAIRE A LA MEDIATHEQUE VALAIS ST-MAURICE 4 NOVEMBRE, à 18H45